

Nicolas Verdan

Chromosome 68

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION DE PREMIÈRES ŒUVRES LITTÉRAIRES,
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,
ET D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

L'AUTEUR REMERCIE LA FONDATION LEENAARDS
DE SON SOUTIEN À L'ÉCRITURE DE CE ROMAN

« CHROMOSOME 68 »,
DEUX CENT NEUVIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF, DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : © DINO FRACCHIA,
« FESTA DEL PROLETARIATO GIOVANILE DI "RE NUDO"
AL PARCO LAMBRO (MILANO, 1975) »
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-210-2
Tous droits réservés
© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

BRUNO est couché sur le parquet. Il voudrait comprendre.

— Tu me dis que c'est arrivé lundi. N'est-ce pas ? Laura ?

Laura ne répond pas. Ses yeux errent dans le parc. Ils butent, là-bas, sur la statue de Thomas Paine, ils s'accrochent à la pointe dégarnie du séquoia géant.

Laura serre les dents, on le devine à ses pommettes dont la saillie se fait plus aiguë. Elle joue avec la poignée de la porte-fenêtre. La boule de laiton chauffe sa paume. Dehors, les fidèles se rassemblent devant la mosquée du quartier. Une cafétéria d'étudiants marocains, où les musulmans du coin sont de plus en plus nombreux à s'agenouiller chaque vendredi. Il commence à pleuvoir sur le parc.

Laura se tait. À peine un battement de cils sur son visage translucide, encadré par un carré frangé

blond. Là, tout de suite, elle ressemble à une star pop des années 70.

Laura paraît se détendre. Elle allonge une jambe pour mieux replier l'autre sur le fauteuil club de Bruno. Penchée en avant, elle enserme des deux mains la plante de son pied nu, appuyant son talon sur le coussin. Sa minijupe a disparu dans les renflements du vieux cuir fendillé. Laura ne l'a pas fait exprès. Elle ne prend pas la pose. Elle est ailleurs. Son menton sur le genou lui confère une moue boudeuse.

Or, Laura ne boude pas. Elle pense juste à son père qui s'en est allé avec sa veste jetée sur les épaules. Il avait fermé derrière lui la porte de la maison, tout doucement.

— Laura, tu me parlais de ton voyage, lundi passé? reprend Bruno qui fixe toujours le plafond.

— Oui, dans le train entre Milan et Paris, quand je suis venue te voir. En face, sur la banquette, il y avait cette jeune fille.

— Quel âge, tu dis?

— Je ne sais pas, dix-sept ans. Peut-être moins. Je sentais son parfum vanillé. Le front appuyé contre la vitre, elle semblait regarder dehors. Par le jeu des reflets, je voyais bien qu'elle me dévisageait avec une curiosité ennuyée. Je faisais comme si je ne l'avais pas remarquée. Tout à coup, j'ai eu la nausée. Je me suis levée, je transpirais. Dans le miroir des toilettes, griffé de numéros de téléphones portables, mon visage ressemblait à un lavis trop dilué. J'ai enlevé mon pull-over. Puis j'ai dégrafé mon soutien-gorge. J'ai soupesé ma poitrine des deux mains, comme si je vérifiais une bles-

sure. J'ai laissé retomber mes seins. Ils avaient belle allure. Mais je leur ai trouvé un air de ressemblance avec les deux mangues achetées l'après-midi même à la gare centrale. Trop mûres. Et c'est comme ça que c'est arrivé. J'y croyais à peine. Moi, Laura Malaparte, j'étais là, à moitié nue dans un train de nuit, trente-trois ans, jour pour jour, après ma naissance. À cet instant précis, j'ai pensé à mon père, à cet après-midi où il était parti. Pour la première fois depuis cette époque, j'ai accepté d'ouvrir les yeux. Papà s'en est allé pour ne jamais revenir.

— Je comprends ce que tu as pu ressentir. Tu es née un 4 septembre, alors ?

— Oui, le 4 septembre 1968. Mais tu ne peux pas comprendre ! Le train filait vers Paris et moi je revoyais Papà s'en aller avec son veston sur les épaules. Il le portait à la manière d'une cape, tu sais. Nous habitions Milan. J'avais neuf ans. Le jour où il est parti, il y avait du smog. Mais c'est sans importance. Il y a sans cesse du brouillard à Milan. Nous vivions dans ces grandes barres de briques rouges, au terminus du 6. Tu passes devant quand tu roules sur le périphérique nord, direction Bologne. Tu ne peux pas les manquer. Aujourd'hui, on les reconnaît à leurs balcons où sont accrochés des drapeaux « Pace ». Les jours d'été, on étouffait dans notre trois-pièces. Quand on respirait, c'était comme si on inhalait des millions de petites lames qui se collaient aux bronches.

» Papà est parti sur la pointe des pieds. Mamma fumait en silence dans la cuisine. Elle avait ce regard froid que je détestais. Papà lui a dit « ciao », rien d'autre. Il semblait triste, soulagé aussi.

Comme si un événement attendu s'était enfin produit. Il m'a prise dans ses bras et il a glissé une lettre dans la poche de ma jaquette : « Tiens, Laura. Ne l'ouvre pas maintenant. Tu la liras quand tu seras grande et tu comprendras. »

» Il m'a embrassée, il a ouvert la porte, l'a refermée comme si elle avait été en porcelaine. C'était un homme délicat, d'une douceur incroyable. J'ai entendu l'ascenseur qui descendait. Je me suis précipitée sur mon lit. De là, je voyais l'allée qui conduisait au parking.

— La lettre, tu l'as lue, bien sûr.

— Attends un peu, tu veux bien ? Ma chambre donnait sur le parking. Il y avait une voiture bleue. Je pouvais distinguer le blouson en daim et les lunettes de soleil du conducteur. Papà arrivait déjà. Il a fait un signe de la main au type, comme pour dire tout va bien. Je me souviens qu'il portait sa veste sur les épaules, les manches pendantes.

— Tu me l'as déjà dit, Laura. Il portait toujours sa veste comme une cape.

— Excuse, je me répète. Mais c'était tout lui. Il ne voyait pas d'utilité à enfiler ses longs bras dans les manches. Il n'avait rien emporté d'autre qu'un sac de sport. Avant d'entrer dans la voiture, il a rajusté sa chemise dans son pantalon de velours côtelé, l'air de rien, comme s'il allait donner ses cours de français et d'histoire à l'École polytechnique.

— Tu as passé combien de temps dans les toilettes du train ?

— Lorsque j'ai regagné le compartiment, je devais avoir une mine épouvantable. La jeune fille

me regardait fixement. Et là, je te jure qu'elle m'a étonnée. Elle a débranché son iPod. Elle m'a dit :

— Vous vous sentez mal, Madame ?

— Madame, Madame, je ne suis pas si vieille, hein, Bruno ? Tu sais, le plus fou, c'est qu'on s'est mises à causer toutes les deux. Elle a sorti un flacon d'huile essentielle de son sac. Elle a chuchoté : « Buvez-en une goutte, vous verrez, ça calme grave. » Elle possédait un Vuitton, tout neuf, avec un nécessaire de maquillage, des tampons, et tout et tout. Une vraie petite princesse ambulante, la gamine.

— De quoi avez-vous parlé ? Tu ne lui as quand même pas raconté ce jour où ton père est parti ?

— Elle s'appelle Karen. Elle est française, comme toi. Elle rentrait d'un mois de séjour linguistique en Italie. Cette petite Lolita, qui dévoile son nombril piercé, ignore tout des années de plomb. Les attentats, les enlèvements, elle n'en a jamais entendu parler. Ce n'est pourtant pas si vieux. Tu te rends compte, Bruno, c'est notre enfance.

— Ton enfance, pas la mienne. Continue, Laura.

— Quand j'ai parlé des Brigades rouges à Karen, elle m'a regardée avec des yeux étonnés. Elle a fini par s'endormir. Un vrai bébé d'amour. Elle était adorable, avec ses guêtres de laine rose et ses bottes blanches repliées sur la banquette. Elle m'a donné son numéro de portable. On se voit demain.

Bruno ferme la fenêtre. Plus aucun son ne filtre du boulevard. Le chant de l'imam est inaudible.

— Laura, viens-en à ton père, dit Bruno qui se met à tourner en rond dans la pièce.

— Je n'ai plus eu de nouvelles de Papà avant une année et demie. Entre-temps, il y a eu l'assassinat d'Aldo Moro.

— Épargne-moi le cours d'histoire, Laura.

— L'enlèvement de Moro, ça compte, Bruno. À la suite de la découverte de son cadavre, ils ont lancé la chasse aux militants d'extrême gauche.

— Ils ?

— Ils ? Le gouvernement, la démocratie chrétienne, les flics, l'Italie ! Ne me dis pas que toi, l'altermondialiste, tu ne connais pas cette période-là.

Altermondialiste ! Bruno déteste cette étiquette réductrice sous laquelle il ne se reconnaît pas. Il préfère se présenter comme un « média-activiste ». Sur le blog de son collectif, Alterinf, il se plaît à préciser qu'il fournit « de manière passionnée des informations exactes ».

Ces derniers mois, son site a observé une baisse sensible de fréquentation. Bruno ne s'en inquiète pas. Il a d'autres idées. Une en particulier, et qui vaut bien tous les blogs du monde en termes d'impact.

— Papà n'était pas du noyau dur des brigadistes, poursuit Laura. Il ne vivait pas dans la clandestinité. Du moins jusqu'à ce qu'il quitte la maison. Enfin, je ne sais pas trop. Lorsque je l'ai revu, il était en prison. Je n'avais pas encore lu sa lettre. Mamma l'avait cachée. Et puis, surtout, j'avais bientôt douze ans et je commençais à m'intéresser

aux garçons. Oui, déjà ! Comment aurais-je pu penser à sa lettre ? Et depuis le soir où Papà est apparu en cage au téléjournal, j'ai préféré ne plus y penser. Encore une fois, ne dis pas « oui », Bruno. Tu ne peux pas comprendre ce que j'ai ressenti le jour du procès. Aujourd'hui encore, je m'interroge. Mais si je te raconte tout ça dans les détails, ce n'est pas seulement parce que j'ai trouvé en toi le seul confident possible. Bruno, l'histoire de mon père devrait t'inciter à renoncer à ton projet. C'est insensé, Bruno. Nous sommes le 7 septembre. Il te reste quatre jours pour réfléchir. Ne le fais pas, je t'en prie.

L A U R A ne sait plus. Que fait-elle ici, à Paris ? Elle écoute parler Bruno. Elle comprend encore moins. Ce visage fermé, ces yeux cernés, il ne lui dit plus rien. Si, pourtant, elle reconnaît cette pâleur, ce front lisse sans reflets.

Avec Bruno, tout a commencé en juillet. À Gênes. Dans sa ville à elle, Laura. Dans sa ville, méconnaissable. Qu'ont-ils fait de sa ville ? Les rues sont un champ de bataille. Absurde. Bruno et ses camarades, tous, les policiers, ils sont responsables du chaos.

Bruno perd son sang. Il n'y a pas une minute à perdre. Une main sur le front du Français, l'autre tenant son téléphone, elle compose le numéro du service de transfusion. L'ambulance traverse le port, sirènes hurlantes.

Bruno Todd, né le 26 février 1969 à Paris, A +.
Par chance, Laura a trouvé une carte de donneur dans le portefeuille du blessé. Il a perdu beaucoup de sang.

Le jeune homme a tenté d'échapper aux policiers casqués qui défendent le quartier réservé aux huit plus grands de ce monde. En escaladant un grillage de chantier, il a perdu l'équilibre. Il est tombé. Une barre métallique s'est enfoncée dans sa cuisse.

Aidé par des passants, le Français a improvisé un garrot avec son foulard. Perdant ses forces, il s'est traîné vers le poste sanitaire, débordé, de la place Alimonda.

Laura fait de son mieux pour stopper l'hémorragie. Elle est en colère. Elle prépare une seringue d'atropine pour réanimer le garçon. Laura a la rage. Elle enfonce l'aiguille dans le bras du jeune homme. Laura en veut à ces flics qui ont transformé la cité ligure en forteresse. Le Français ne réagit pas. Laura est inquiète. Laura est hors d'elle.

— Qu'est-ce qu'ils croient, tous ? Qu'ils vont changer le monde ?

Laura travaille dans le service ambulancier de l'hôpital Galliera. Ses mérites sont reconnus par le personnel de l'unité des premiers secours : « Vive, intelligente, réfléchie », lit-on sur sa feuille d'évaluation.

Très vite, pourtant, sa présence a perturbé l'équilibre du service. Les infirmières la disent froide, dépourvue d'émotion. Elle ne rit jamais.

Elle mange toujours seule, au grand dam de son chef, Salvatore. La cinquantaine alerte, marié, il est obsédé par la fermeture Éclair de la combinaison rouge de Laura. Il se verrait bien la descendre d'un coup sec pour y trouver ce qu'il devine sous les stylos et les bips accrochés aux poches poitrine. Il rêve d'amener Laura dans son minuscule bureau, où plus d'une femme du service a pu découvrir son adresse de chirurgien. Or, là, son charme n'opère pas. Laura ne manifeste pas le moindre intérêt pour ses plaisanteries, elle ignore ses avances.

Seul Giorgio, un infirmier urgentiste, peut se vanter d'avoir un contact avec Laura. Il n'en tire aucune fierté. Lui aussi a fantasmé sur Laura. Il la soupçonne de porter une perruque blonde. Cette seule idée l'excite terriblement. À la différence de Salvatore, il a appris à modérer ses pulsions. Peut-être n'a-t-il pas l'assurance du jeune médecin, qui collectionne les aventures.

Ce n'est pourtant pas la timidité qui bride son désir. Giorgio nourrit plutôt une forme de crainte instinctive à l'égard de Laura. Lorsqu'il la regarde dans l'ambulance, il lui arrive de se l'imaginer achevant les blessés avec le même calme et la même assurance qu'elle les maintient en vie.

Les premiers jours du sommet, Laura a travaillé du côté des puissants, à l'intérieur du camp retranché où déambule une armée de ministres planétaires.

Le matin précédant sa rencontre avec Bruno, elle a pénétré au cœur de la ruche protégée. La direction d'un palace a signalé la découverte d'un

diplomate chinois, retrouvé évanoui, nu dans sa chambre. L'alerte a été donnée par une voix féminine. La réception ne sait pas qui a appelé. Le type a fait un infarctus : il s'en sortira, a diagnostiqué Laura.

En l'emmenant, Giorgio et Laura ont croisé trois inspecteurs de police dans le couloir du palace. Ils sont venus fouiller la chambre. Ils y ont découvert ce que Laura et Giorgio ont déjà vu : deux coupes de champagne à moitié vides, la TV allumée avec un film porno, et des préservatifs déchirés sur la couverture du lit.

« Giorgio, je sais ce que tu penses, dit Laura au moment où l'ambulancier lui passe les plaques pour l'électrochoc. Et je pense comme toi. »

Giorgio n'est jamais intervenu dans un grand hôtel.

À quarante-cinq ans, on l'a prié de rejoindre le service ambulancier. Infirmier en pédiatrie, il aurait préféré continuer avec les bambins. Il a voulu le faire savoir au bon D^r Ugoni, le directeur de l'hôpital dont l'humanisme et la bonté sont connus de tous les services. Peine perdue. Désormais, il n'est plus possible de parler tête à tête avec le brave homme.

À l'avenir, pour toute requête, il faut passer par le service des ressources humaines. Giorgio n'a pas relevé son courrier électronique. Il ne connaît donc pas les nouvelles directives. Depuis l'arrivée d'Emilia Rogondi à la tête des RH, les messages se sont multipliés comme des souris de laboratoire. Cette Milanaise, bardée d'une licence en psychologie et

d'un master en haute administration publique, a pour mission de rendre l'hôpital rentable et plus « *safe* », comme elle dit.

Trois mois après l'arrivée de cette « connasse de Lombardie » – les infirmières roumaines parlent ainsi de la Rogondi –, le D^r Ugoni fait sa dernière tournée des malades et du personnel.

Lui, qui a toujours affiché une santé de fer, se déclare usé ; il a accueilli avec reconnaissance la proposition de retraite anticipée, proposée par la directrice des RH.

L'infirmier en pédiatrie s'est résigné. Dans le secteur des urgences, la rotation de personnel est incessante. Après deux ans d'ambulance, tu fatigues. Et, à quarante-cinq ans, un infirmier fatigué, c'est trop risqué. La nouvelle direction l'a dit et répété : la sécurité du patient est le maître mot. Giorgio ne se fait ainsi plus d'illusions. Au bout du couloir de l'hôpital, il trouvera le chômage. En attendant, il ramasse les accidentés de la route Gênes-Savona. Et, dans l'ambulance, il reconforte les grands blessés, comme ces clandestins mutilés sur le chantier du port marchand, en pleine restructuration.

— Quelque part, je suis devenu encore plus humain qu'avant, se console Giorgio, songeant à cette époque honteuse de privilèges où le bon D^r Ugoni et lui allaient aux filles ensemble.

Oui, tout est parti de là, l'ambulance, Gênes, les manifestations, les poubelles en feu, les gens qui courent.

L'horloge travaille contre le Français. Il perd beaucoup trop de sang. Le médecin urgentiste

connaît son métier. Laura fait tous les gestes qui sauvent, avec calme et assurance.

Le garrot a contenu l'écoulement. La transfusion est possible. L'hôpital a appelé. Giorgio a préparé l'antidouleur.

Laura s'apprête à faire une injection quand le Français prononce ces paroles : « Qui est mon père ? Dis-moi qui c'est, maman... »

Laura en a entendu d'autres. Dans leur délire, certains patients lui serrent la main, la prenant pour une parente, un ami. Et, toujours, elle laisse faire, se dégageant avec douceur, rassurante. Or, là, elle perd d'un seul coup tous ses moyens. Elle veut dire « restez calme, on arrive à l'hôpital » ; c'est un sanglot qui sort de sa gorge.

Giorgio ne perd rien de la scène, mais il ne dit mot. Le temps presse si l'on veut éviter à Gênes le premier mort du G8. Le Français vient de perdre connaissance et il faut assurer le transfert avec les urgences.

Bruno Todd n'est pas mort de ses blessures. Le sort a voulu que ce soit Carlo Giuliani, vingt-trois ans, qui a perdu la vie ce jour-là. Le drame est intervenu deux heures après l'accident de Bruno, le 20 juillet 2001, à 17 h 27.

Avec quelques camarades, Carlo s'est avancé en direction d'une Land Rover de la police reculant lentement face à un groupe de manifestants. Carlo a fait quelques pas encore en direction du fourgon blindé, coincé contre une poubelle métallique. Le jeune homme a alors ramassé un extincteur, qui traînait par terre. Face à lui, un pistolet dégainé

pointait hors de la Land Rover. Que cherchait Carlo? Espérait-il désarmer le carabinier? Cinq ou six mètres le séparaient de l'arme, quand les deux coups sont partis. Une des balles est venue se loger sous l'œil du jeune homme qui s'est écroulé.

À l'instant où la Land Rover roule deux fois sur le corps de Carlo, Laura est à l'autre bout de la ville. Sa journée est loin d'être terminée. Elle vient de constater le décès d'une femme de ménage burundaise, qui s'est électrocutée avec un aspirateur fabriqué en Chine. L'appareil, mal isolé, est un piège mortel, parole de Giorgio qui note la référence de l'engin. L'aspirateur à trente-six euros sera retiré du marché dans les deux jours. Les employeurs de la victime ont tenté de monnayer le silence des ambulanciers. Laura a refusé.

Le soir qui a suivi la mort de Carlo, toute l'Italie mangeait devant la télé. Quelques millions d'eurocitoyens, probablement aussi. Mais combien ont-ils été à poser leur fourchette, lorsque Silvio Berlusconi a félicité la police pour son « bon travail »? La main serrée sur les barreaux de son lit, tentant d'oublier ces lancées qui parcourent sa cuisse perforée, Bruno a quand même eu la force de grogner « salaud! » lorsqu'il a découvert à l'écran le masque cireux du président du Conseil italien.

Laura a appris la mort de Carlo le lendemain. Le soir du drame, elle n'a pas songé un instant à allumer la TV. Ce 21 juillet a été éprouvant. Elle a quitté les urgences vers quatre heures du matin. Elle a préféré la marche à sa vespa pour regagner son studio.

Traversant la ville à pied, elle croise, sans les voir, de petits cortèges de capuchons verts et noirs. Évitant machinalement les sacs à ordures fumants, qui encombrant les rues, la jeune femme avance comme un automate, sourde aux rires étranges de ces lutins de carnaval allumés, qui shootent des bouteilles de bière. Son nez retroussé, d'habitude si sensible aux odeurs, ne lui restitue pas le fumet des joints et du caoutchouc brûlé.

Laura est bouleversée. Elle ressent un mélange de colère et de profonde fatigue. Elle s'en veut terriblement d'avoir craqué dans l'ambulance. Mais là, elle est trop épuisée pour analyser son comportement. Les cheveux noirs du Français, son jean ensanglanté, l'angoisse dans son regard, quand il a prononcé ces paroles absurdes, le film de ce bref instant de panique repasse en boucle dans son esprit. « Comment ce type a-t-il pu me toucher à ce point, s'interroge la jeune femme, qui manque de glisser sur les douilles roulant sous ses escarpins. Qu'il aille au diable, ce foutu anarchiste, qui cherche son papa ! »

Elle en veut aussi à tous les autres, à ces gamins qui brûlent des poubelles et qui fichent la pagaille dans toute la ville : « Ils sont tellement ridicules avec leurs cagoules. Qu'est-ce qu'ils imaginent ? Qu'ils vont changer le monde ? Non, ils ne sont pas crédibles. Ils croient défier Bush et les autres, mais pas un seul d'entre eux pour s'intéresser au sort de clandestins qui démontent les docks de Gênes. La mort d'une femme de ménage au noir, ils s'en tapent. Ce Français, je vais l'oublier. Il pourra

raconter ses faits d'armes à ses potes, sa blessure lui donnera un peu de prestance dans son groupe de militants. Pour qui roule-t-il, d'ailleurs? Oh, et puis je m'en fous!»

Laura met du temps à enfiler la clé dans la porte du studio. Se déchaussant prestement, elle fait tomber sa jupe d'un coup de reins, avant de s'effondrer sur son canapé, sans même ôter ses bas.

Il commence à faire jour. Si elle veut dormir, il lui faudra baisser le store. Elle se relève. Déboutonnant sa blouse devant la baie vitrée, Laura aperçoit un bout de mer. Au premier plan, barrant l'horizon, se dressent les bras démantibulés des grues du port marchand.

La lutte armée a déjà commencé. C'est la bourgeoisie qui frappe, il faut donc créer l'instrument de classe capable de l'affronter au même niveau.

Laissant filer la cordelette du store, Laura pousse un soupir. À l'aube du 22 juillet 2001, il faut qu'elle se souvienne des premières lignes de la lettre de son père. Au point où elle en est, il se pourrait aussi qu'elle finisse par le revoir, ce Bruno.

ENTRE le 29 juillet et le 27 août 2001, Laura et Bruno ont dialogué tous les jours. Bruno s'exprime sous son vrai nom. Laura a pris un pseudo. Lorsqu'elle s'est invitée sur le blog *Alter-inf*, la jeune femme a choisi de se présenter comme la « visiteuse ». Elle a découvert sans peine le site du Français.

Laura a décidé d'entrer en contact avec Bruno le lendemain de leur rencontre. Au réveil, elle se dirige tout naturellement vers l'ordinateur. Sa cafetière dans la main, elle reprend ses esprits ; elle a deux jours de récupération devant elle. Elle pourrait tout aussi bien aller rendre visite au Français, toujours à l'hôpital. Elle préfère chercher son adresse e-mail.

Laura pianote « Bruno Todd » sur son ordinateur. Il y a plusieurs Todd, dont un fameux journaliste et écrivain, qui a couvert la guerre du Vietnam.

Les « Bruno » ne manquent pas non plus à l'appel. Bruno Todd, avocat dans le New Jersey, Bruno B., disc-jockey à Montpellier, la liste est longue. Laura formule une nouvelle requête avec pour mots clés « Bruno + Gênes + G8 + police + Carlo Giuliani ». Elle tombe aussitôt sur le blog du Bruno de l'ambulance. Surprise, Laura. Sur la page d'accueil du site, elle reconnaît son blessé, photographié par des potes sur la place Alimonda, marchant en tête d'un petit cortège défiant une escouade de policiers casqués. L'image a dû être prise quelques minutes avant l'accident.

La photo fait partie d'un diaporama relatant les actions du collectif Alterinf lors du sommet du G8. Sur la gauche de l'écran, il y a une grande photo de Carlo Giuliani, la tête ensanglantée posée sur le bitume. L'image a été saisie par une agence de presse, mais les « défenseurs de l'info exacte » n'ont pas jugé bon d'en faire mention. Laura a le sentiment qu'ils l'utilisent comme symbole de leur rejet des forces de l'ordre.

La légende va en tout cas dans ce sens : « Après avoir tué Carlo, les carabinieri ont achevé leur besogne meurtrière en l'écrasant avec leur voiture. Mort aux fascistes ! »

Laura allume une cigarette. Depuis le 21 juillet, elle a recommencé à fumer. Installée avec son ordinateur sur le balcon de son studio, situé au sommet d'un immeuble des années cinquante qui donne sur le Vieux-Gênes.

Hormis le bruit lointain des scies à métaux et des marteaux-piqueurs remodelant le port, son quartier est calme.

Court-vêtue, comme à son habitude, Laura se passe de l'huile solaire sur les cuisses.

À trente-trois ans, Laura persiste à s'habiller comme une toute jeune fille, jouant avec la fraîcheur des tons et des matières. Elle prend pour modèles des mangas érotiques, dont elle découpe les pages les plus suggestives pour les punaiser dans son studio. Sa coupe de cheveux s'inspire des héroïnes de BD japonaises.

Depuis peu, elle fronce ses sourcils dessinés en se regardant dans la glace. Elle lit comme une fatigue dans son propre regard. Elle n'a plus envie de jouer. Elle entend une petite voix qui la prie de regarder la vie en face. Un souffle dans l'oreille murmurant que son futur peut s'envisager au-delà des rave parties de San Remo.

Ses pieds nus en éventail, Laura n'est pas consciente des raisons qui la poussent vers Bruno. Sûr, il n'est pas mal, avec ses longs cils, mais bon. Des mecs, elle en a autant qu'elle veut, elle n'a pas besoin de les chercher à Paris. Qui plus est, un intello de gauche, assez stupide pour se planter une barre de fer dans la cuisse en tentant d'échapper aux carabiniers. « Justement, se dit Laura en passant une nouvelle couche d'huile, c'est bien cela qui m'attire chez lui. J'aimerais en connaître au moins un, de ces altermondialistes. »

Laura a déjà été confrontée à de jeunes contestataires. En Italie, c'est difficile de les ignorer. La dernière fois qu'elle s'est rendue à Bologne, elle a été frappée d'en voir autant, rassemblés sur la piazza Maggiore. Ils ont déroulé une large banderole pour réclamer le droit aux squats. Ceux-là se sont baptisés

« les autonomes ». « À la réflexion, songe Laura, ils respirent plus la dépendance que l'autonomie. Ils quémandent l'aide sociale, ils s'accrochent aux rares propriétaires privés qui les autorisent à squatter une vieille demeure d'Émilie-Romagne, et, surtout, ils carburent au cannabis et à la bière. »

« Bon, assez hésité, allons voir le blog de Bruno, se décide Laura en s'inscrivant sous le nom de « Visiteuse ».

Protégée du soleil de midi par sa frange blonde qui fait visière, Laura se choisit un « login » pour entrer dans Alterinf. À cet instant, elle se plaît à croire encore qu'elle commence un jeu mystérieux. Pourrait-elle imaginer que ce dialogue virtuel va la confronter aux batailles perdues de son père ? Probable qu'elle ne confirmerait pas son mot de passe : *Rouge*.

À PEINE rétabli, Bruno a regagné Paris. Il n'a pas voulu suivre les recommandations de son médecin. Maïté et Djamel, deux de ses camarades d'Alterinf, sont venus le chercher le 23 juillet à Gênes avec le bus J9 d'un pote maraîcher. Une couchette a été bricolée pour accueillir le grand blessé, qui fait désormais figure de héros dans le collectif.

À Vintimille, le trajet retour a failli mal tourner. Soumis à un simple contrôle d'identité, les trois camarades sont persuadés de subir un fichage. Bruno, en particulier, pense que la France a tendu un piège à tous les manifestants de retour du G8. Seule Maïté a conservé son sang-froid. Tout en raisonnant Djamel, elle a réussi à convaincre Bruno de donner son passeport aux douaniers.

Une fois chez lui, dans le petit appartement du XIV^e, propriété de sa mère, Bruno a organisé un débriefing, qui a duré une bonne partie de la nuit.

Réunis dans le salon, huit membres du collectif ont transcrit directement sur le blog d'Alterinf leur analyse du G8.

Bruno n'apprécie pas d'avoir été tenu à l'écart de la décision de publier la photo de Carlo Giuliani. Maïté pensait bien faire.

— Tu aurais dû m'en parler avant, grogne Bruno. Cette photo prête à toutes les récupérations. C'est justement contre de telles dérives médiatiques qu'on lutte, putain !

— Ne te fâche pas, Bruno, c'est un hommage à un pote tombé sous les balles des fachos, rétorque Djamel prenant la défense de Maïté.

Bruno est trop fatigué pour poursuivre la discussion. Ses deux camarades commencent à lui faire souci. Comprennent-ils vraiment la mission d'Alterinf ? Ils sont efficaces pour les manifs, bien organisés, toujours partants pour taguer les murs des journaux « dominants, serviteurs du pouvoir ». Mais il lui semble désormais risqué de les laisser animer le blog. Bien sûr, le site est l'émanation d'un collectif. Il s'en voudrait d'en limiter l'accès. Mais, depuis quelques mois, les visiteurs se font moins nombreux. Il soupçonne les slogans ravageurs de Maïté d'y être pour quelque chose.

Dernier exemple en date, au mois de juin, quand elle a trafiqué la photo d'un rédacteur en chef, l'affublant d'un cigare et d'un chapeau où brillait un dollar. Avec pour légende explicite : « Ceci n'est pas un journaliste ! »

Bruno tient, à peu de chose près, le même discours : « Ce mec, comme tous ces ex-soixante-

huitards accrochés à leur fauteuil de patrons de presse, est un vendu. Bientôt quarante ans qu'ils sont aux commandes et ils ont encore le culot de se prétendre critiques envers le pouvoir. Or, le pouvoir, ce sont eux, les faiseurs d'opinion. Il s'en trouve encore quelques-uns, de vieux nostalgiques, pour défendre la dictature cubaine. Entre ceux qui ont retourné leur veste et ceux qui ne l'ont jamais fait nettoyer, le vestiaire médiatique est pitoyable. »

« D'accord avec Maïté sur le fond », estime Bruno. Lui mise sur l'analyse politique froide et sans concession.

Bruno a beaucoup réfléchi. Il a déjà une idée, une grande idée. Un plan d'attaque, avec un résultat qui devrait faire beaucoup de bruit. Motus, pour l'instant. Bruno est seul sur le coup. Une action individuelle. Il en sera l'auteur et il trouvera la signature appropriée. Surtout pas Alterinf, qui doit rester un lieu public d'information alternative.

Bruno se dit qu'il a eu de la chance. Il en sera quitte pour un mois de béquilles, mais il récupérera vite toute sa mobilité. Avec ou sans canne, il sera à même de frapper fort en septembre.

Sautillant sur sa jambe valide, Bruno allume son ordinateur. Agacé par le grésillement du micro de l'imam, dans la cafétéria marocaine, le jeune homme met France Info : « Aux États-Unis, la société Enron annonce des résultats extraordinaires... » « On s'en tape », peste Bruno en baissant le volume. Grimaçant de douleur, il jette un rapide coup d'œil aux dernières visites sur le blog d'Alterinf.

« Tiens, un nouveau nom ! » constate Bruno, soulagé de voir que son site n'est pas moribond.

« Visiteuse » a laissé un message le 22 juillet, à 12 h 36. Le texte est adressé à Bruno. En général, les internautes interpellent le collectif, rarement les chroniqueurs. Le courriel est rédigé en français mais les tournures de phrases laissent penser que son auteur n'est pas francophone :

« Bonjour, Bruno. Le choix de la photo du cadavre de Carlo n'est pas idéal, je pense. Je dirais que la légende est provocante, tu ne penses pas, toi aussi ? »

Bruno fulmine. « Merde, qu'est-ce que je disais ! C'est parti, on va recevoir des tonnes de courrier à cause de cette foutue prise de vue. »

Avalant coup sur coup deux comprimés contre la douleur, il répond aussitôt, comme si « Visiteuse » était forcément en ligne : « Oui, tu as raison, c'est une erreur qui s'explique par un trop-plein d'émotion. Cette photo n'a rien à faire sur Alterinf et j'ajoute même que c'est le bon exemple de la dérive médiatique. J'assume ce dérapage au nom du collectif et te remercie pour ta remarque. »

Furieux contre Maïté, Bruno pense l'appeler. Il renonce, songeant que, à cette heure-ci, la belle doit casser les oreilles des voisins de Djamel. En amour, comme dans le collectif, Maïté est bruyante, excessive. Bruno en sait quelque chose. Quand Djamel travaille de nuit à l'imprimerie du *Figaro* – il faut bien gagner sa vie –, Maïté débarque souvent chez Bruno.

Se cognant contre un tiroir, Bruno réprime un cri. Il est sur le point d'éteindre l'ordinateur, quand un bip lui indique une activité sur le blog. « Visiteuse » a déjà répondu : « Tu es un type honnête,

Bruno. Je ne pensais pas que les gardiens de “l’information exacte” étaient forts en autocritique. »

« Quoi! ? Mais pour qui se prend-elle “Visiteuse” ? siffle Bruno, qui commence à éprouver l’effet du calmant. Je n’aime pas son ton ironique et sa manière de jouer avec nos principes de base. Je vais tout de suite lui rappeler les règles du dialogue sur le blog. »

« Attention, “Visiteuse”, pas de message trop perso. Le contenu doit rester général et d’intérêt public, comme dans ton premier message. »

Réponse quasi immédiate: « OK, Monsieur le webmaster d’Alterinf. Je me tais mais, demain, j’ouvre un débat et je donne déjà mon avis: “La question est: Pourquoi ne parvient-on plus à tuer le père?” »

Laura déteste attendre. Au retour de l’hôpital, cette nuit-là, elle se précipite sur son ordinateur pour voir si son message a été lu par Bruno. Peu désireuse de dissenter longtemps sur la photo de Carlo Giuliani, elle a touché un point qu’elle devine sensible: le père.

Elle en est sûre, c’est le moyen de connaître ce Français qu’elle a vu délirer en demandant à sa mère de lui révéler le nom de son géniteur. Sur le moment, elle s’est sentie émue par cet appel pathétique. Elle a retrouvé tout son cynisme protecteur.

Son premier message à Bruno n’était qu’un leurre, destiné à lui éviter un renvoi instantané du forum. Il fallait juste établir le contact, quitte à lâcher sur le site quelques provocations pour attirer

l'attention du jeune homme. Ensuite, elle attaquera avec des questions plus personnelles.

Les choses sont allées vite. Avec son débat sur la mort du père, Laura réalise qu'elle a brûlé les étapes. Mais quelque chose lui dit que Bruno va poursuivre, malgré tout, la discussion.

Pour ce soir, elle se trompe. Assommé par les médicaments, Bruno s'est effondré sur son futon.